"C'est la faute à Rousseau..."

Autor(en): **Duplain, Georges**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Die Schweiz = Suisse = Svizzera = Switzerland : offizielle Reisezeitschrift der Schweiz. Verkehrszentrale, der Schweizerischen Bundesbahnen, Privatbahnen ... [et al.]**

Band (Jahr): **35 (1962)**

Heft 3

PDF erstellt am: **02.06.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-779231

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

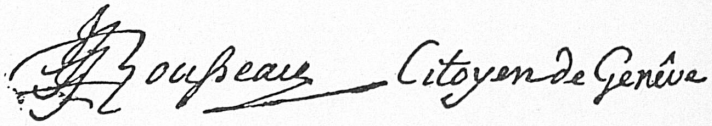
Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

«J'ai refermé tous les livres. Il en est un seul ouvert à tous les yeux, c'est celui de la nature... Nul n'est excusable de n'y pas lire, parce qu'il parle à tous les hommes une langue intelligible à tous les esprits.»



Ces paroles célèbres, devenues presque banales tant est vif et courant dans notre monde mécanisé le besoin de se replonger dans la nature, on a peine à imaginer qu'elles purent paraître révolutionnaires. Elles tombaient dans une société conventionnelle et figée; elles faisaient l'effet d'un coin de forêt vierge au milieu du parc de Versailles. Elles sont aujourd'hui l'expression d'une aspiration générale de citadins toujours plus nombreux.

Celui qui a ouvert ce livre de nature non pour lui ni pour ces contemporains seulement, mais pour des générations, mérite que soit marqué le deux cent cinquantième anniversaire de sa naissance. Et cette «Année Rousseau» que la Suisse va célébrer en 1962 coïncide encore avec la parution de «La Nouvelle Héloïse» voici deux cents ans.

On pourrait s'amuser à imaginer en notre 20e siècle un Rousseau naturiste ou campeur; il passa ses journées dans le délicieux pavillon qui couronne l'île de St-Pierre, comme font aujourd'hui tout autour du lac les innombrables propriétaires de maisonnettes de weekend–hélas souvent d'un style moins pur, et moins dissimulées par les arbres! Il est devenu difficile d'être «promeneur solitaire» et c'est encore «la faute à Rousseau» si par milliers les hommes du 20e siècle ont réalisé son rêve du 18e: «Sur le penchant de quelque agréable colline bien ombragée, j'aurais une petite maison rustique: une maison blanche avec des contrevents verts.»

Le cher Jean-Jacques est resté l'homme du voyage, non celui de la petite maison blanche. Mais en marchant à travers cette nature dont il célébrait les vertus davantage encore que les beautés, il s'est fait suivre de tout un cortège dont nous ne voyons pas la fin. Le tourisme helvétique doit une fière chandelle à saint Jean-Jacques Rousseau, promeneur et martyr de sa foi, patron incontestable des chemins de tourisme pédestre.

Soyons juste: il avait eu des précurseurs non moins Helvètes: les Bodmer et les Gessner, apôtres zuricois du retour à la simplicité. Mais le second: tout au moins en était encore à placer ses idylles dans la Grèce antique, ce qui le met à la tête d'une autre chapelle, celle des promeneurs qui s'en vont découvrir les pays des autres plutôt que le leur propre. Avec Albert de Haller, qui glorifie «Les Alpes», les paysages alpestres deviennent enfin autre chose que «d'affreux abîmes» et des «précipices horribles». Avec Rousseau, comme disait le père Lanson dans nos manuels scolaires: «La nature prend place dans la littérature. Il a découvert à nos Français (et aux Européens) la Suisse et les Alpes, les profondes vallées et les hautes montagnes; tantôt il a peint les vastes perspectives, tantôt les paysages limités. Il aime la belle, non l'effrayante nature; il aime cette fête des yeux et des oreilles pour laquelle s'associent la lumière, les feuillages, les fleurs, les oiseaux, les insectes, les souffles de l'air.»

Sitôt donc le livre de nature ouvert par Rousseau, l'Europe se rue vers la Suisse. Plus de «pics sourcilleux», mais des «roches sublimes». Plus de rustres mercenaires ni de crétins dégénérés, mais des pâtres vertueux et des montagnons laborieux. Quelques pages de Rousseau ont suffi pour préparer le terrain de jeux de l'Europe. Les aimables Helvétiens ouvrent leurs demeures aux nobles visiteurs; bientôt ils construiront des auberges toujours plus distinguées pour les recevoir mieux. En quelques années, la Suisse est à la mode. C'est une des plus belles opérations de «public relations» de tous les temps, réalisée avec un budget des plus modestes, et sans étude de marché.

Certes, les pâtres aux bras noueux y ont mis du leur; sitôt qu'il devint impossible économiquement parlant, d'offrir la tasse de lait avec un franc sourire, on empocha le franc et on donna le sourire par-dessus le marché. C'est la loi du progrès.

Mais ce progrès nous a conduit au point où un second Rousseau serait nécessaire. Il nous faudrait un nouvel Emile, petit-fils d'Héloïse, capable de protéger la nature contre tous ceux qui se jettent dans ses bras. Si généreuse, si vigoureuse que soit cette bonne mère, elle ne suffit plus à la tâche de désintoxiquer managers et prolétaires, également abrutis de civilisation, de machines et d'affaires. Là, Jean-Jacques a joué un mauvais tour à son aimable confidente, à sa douce consolatrice, à sa bonne mère nature. Il ne pouvait pas tout prévoir.

N'importe. Il reste des chemins solitaires, et même quelques rives sauvages et romantiques. On peut encore, dans les Alpes suisses, «s'égarer plus qu'à l'ordinaire dans des vallons, dans des montagnes d'où l'on n'aperçoit aucun chemin. Nous ne savons plus retrouver le nôtre. Peu nous importe: tous les chemins sont bons, pourvu qu'on arrive; mais encore faut-il arriver quelque part quand on a faim. Heureusement nous trouvons un paysan qui nous mène dans sa chaumière; nous mangeons de grand appétit son maigre dîner...»

Ces mœurs colonialistes sont évidemment dépassées, mais tous les chemins helvétiques mènent à quelque auberge cossue – nous avons même un Hôtel Rousseau – où le jambon du pays, la truite du torrent, le fromage de l'alpe composent des harmonies propres à réconforter les corps dont les âmes sont épuisées par toutes les beautés rencontrées. Et Jean-Jacques appréciait déjà fort ces mets «simples, communs, sans apprêt, mais choisis dans leur espèce».

Deux cents ans après Rousseau, l'Europe des grandes villes – ces «foyers de corruption» citadins qu'il dénonçait déjà! – se tourne plus que jamais vers la nature. Celui qui nous en ouvrit le livre mérite que son pays pense à lui; qu'il lui consacre une «Année Rousseau» toute empreinte de bons sentiments et de piété filiale. «Jean-Jacques, aime ton pays», disait le père Rousseau. Aimons Jean-Jacques et la nature qui l'inspira: nous en serons plus riches et nous porterons mieux. Car «un heureux climat fait servir à la félicité de l'homme les passions qui font ailleurs son tourment». *Georges Duplain*